**LE ROI SE MEURT, Ionesco**

**Larousse : p. 29 à 32, Folio : p.13 à 15**

**Lecture analytique 1** Du début 🡪 « Elle est irréversible »

*On peut avoir à expliquer les « seuils » et les didascalies initiales (présentation des personnages, décor. Cf. vos notes). Et n’oubliez pas que, pour une oeuvre intégrale, vous pouvez être amenés à commenter n’importe quelle page*

**Titre : Le Roi se meurt :**

Le Roi, désigné non par son nom mais par sa fonction, pourvu d’une majuscule est introduit directement dans le titre 🡪 personnage éponyme, typique et symbolique. « Se meurt », verbe pronominal à une forme archaïque, qui mime la progression de l’action, celle du roi vers sa mort 🡪 thématique centrale.

« Tragédie  d'abord par le titre même : ce n'est pas  *Le roi meurt*  mais  *Le roi se meurt* : cette forme pronominale ferme **l'action unique** au sémantisme si "particulier" sur le sujet  lui même et en réduit **le lieu** au plus intime  tout en semblant n'en jamais dire la fin (présent "infini" **temps unique** et inépuisable) : comment mieux dire "le huis clos tragique" ? Elle en possède donc tous les codes non seulement dans ce titre mais aussi dans la fable et son déroulement : ( **une seule action**, "agitation bien inutile", **en un lieu**,  **en un temps** exactement celui du spectacle "tu mourras à la fin du spectacle" qui dure les deux heures et demie annoncées par Marguerite d'entrée de jeu : encore mieux que pour *Bérénice,* pourtant modèle du genre. J. Monamy) ».

Annulation du suspens. Ce n’est pas une pièce réaliste, dramatique, politique qui va être jouée, mais une pièce symbolique et métaphysique.

\*

**Introduction :**

Ionesco a souvent exprimé l’angoisse de la mort. C’est pour l’exorciser qu’il a écrit *Le roi se meurt* comme la plupart de ses pièces de théâtre. Cette scène nous présente le tout début de sa pièce. Le titre semble celui d’une tragédie. En effet, il indique d’emblée le dénouement de la pièce, ce qui annule toute possibilité de suspens. Le spectateur sait à quoi il va assister, à un long cheminement du roi vers la mort, ce qui lui confère une sorte de supériorité sur le roi, personnage principal. Mais, nous allons montrer que c’est une tragédie dérisoire et démythificatrice dont le premier signe, avant le dialogue entre Marguerite, Juliette et le garde, est cette présentation parodique des personnages de la pièce qui font un bref parcours sur la scène par un subalterne, le garde, comme dans une parade de cirque.

**Composition :**

1° partie de « Le garde annonçant… » (…Elle est suivie de Juliette) à « Vive la Reine » :

Présentation des personnages par le garde

2° partie de « Marguerite à Juliette, regardant autour d’elle… » à « Elle est irréversible » :

- Début de « l’action » proprement dite.

- Dialogue entre Marguerite, Juliette et le garde évoquant le dépérissement, le délabrement inéluctables du royaume.

**Analyse linéaire :**

Le texte débute protocolairement par la présentation par le garde du roi, personnage central de la pièce. Ce roi s’appelle Bérenger, ce qui était également le prénom du héros de *Rhinocéros* et de *Tueur sans gages*. Si Ionesco a choisi de donner encore une fois ce nom au personnage, c’est pour le détruire tout en démontrant que les expériences humaines reviennent. Celui qui meurt dans *Rhinocéros* revient ici.

D’emblée, le caractère dérisoire de la pièce est marqué : juste après le titre, *Le Roi se meurt*, intervient l’exclamation du garde « Vive le roi ». Cette présentation, au ton rhétorique oratoire et emphatique, va contraster comiquement avec l’entrée du roi, marchant « d’un pas assez vif », c’est-à-dire dépourvu de la solennité qu’on en attendrait. Le roi n’est pas en représentation et ne peut être admiré comme symbole. Toutefois, il est bien caractérisé par les attributs traditionnels de son pouvoir : « manteau de pourpre… main ».

Les déplacements sur scène ont une fonction symbolique et dramatique. Le roi reste au fond de la scène alors que Marguerite et Marie en occupent le devant et effectuent un trajet réciproque, mais l’une sort par la petite porte (Marie) et Marguerite par la grande porte. Cela symbolise leur importance dramatique. C’est-à-dire leur rôle dans la pièce : seule Marguerite accompagne le roi jusqu’à la mort et deviendra même la mort. D’emblée Ionesco démythifie la fonction royale. (Image traditionnelle du roi médiéval)

Le roi ne reste pas sur scène ; il n’y effectue qu’un bref passage qui peut symboliser son passage dans la vie et le fait que dès la fin de la pièce, il va mourir.

Le garde va ensuite annoncer l’entrée d’un deuxième personnage : celui de Marguerite, « première » épouse du roi. Cela signifie-t-il que le roi est polygame ? Non, car la pièce n’est pas réaliste mais symbolique. Suit comiquement l’annonce de l’entrée de Juliette, à la fois femme de ménage (anachronisme) et infirmière (démythification de la suivante des tragédies classiques => burlesque) : fait cocasse en même temps que symbolique : elle soigne le roi qui va mourir comme elle est censée s’occuper du palais royal, du royaume qui est en train de se délabrer. Marguerite entre par et sort par le devant de la scène (petite porte puis grande porte : symbole de son rôle dans la pièce), alors que le roi entre et sort par de petites portes dans le fond, ce qui est symbolique) : il est écarté du pouvoir.

De façon toujours tout à fait protocolaire, le garde annonce l’entrée de la seconde femme du roi, Marie. Tout de suite l’aspect affectif du personnage est marqué par l’expression « première dans son cœur ». C’est elle en effet qui s’efforcera de préserver le roi contre les coups durs alors que Marguerite, franche et dure, attendra de lui une attitude forte et digne. En fait, ces deux personnages féminins représentent deux aspects de l’image de la femme qui n’en font qu’une en réalité, ce que démontre bien le début semblable de leurs prénoms : Marguerite et Marie. Elles sont toutes les deux une projection de l’image de la mère (Marguerite mère terrible et Marie mère affectueuse), qui donne la vie en même temps que la mort. (Cf. Biographie Ionesco)

L’entrée de Marie s’accompagne, comme celle de Marguerite, de celle de Juliette. C’est un élément comique, burlesque qui traduit à la fois l’idée que les deux femmes ne sont que deux projections d’une même image et l’idée que le royaume est pauvre et souffre d’une pénurie de serviteurs.

La description de Marie dans la didascalie (indication scénique) est axée sur sa séduction. Elle apparaît comme plus frivole que Marguerite et plus jeune d’esprit (grand couturier, bijoux).

Elle sort du même côté que le roi, alors que Marguerite sort en sens inverse, ce qui semble impliquer une certaine complicité. Mais aucun personnage ne sort par la même porte : ils sont en fait tous enfermés dans leur solitude.

Le garde va enfin annoncer un quatrième personnage, le Médecin, qui suggère la présence de la maladie. Le personnage cumule comiquement les fonctions, à la fois de charlatan et sorcier (« astrologue ») et de scientifique (« chirurgien », « bactériologue »), à la fois porteur de vie (« médecin ») et de mort (« bourreau »). En fait, il fait le lien avec la rationalité par sa charge de chirurgien, avec la société, par celle de médecin, avec le châtiment par celle de bourreau qui recouvre celle du père fouettard, avec le destin par celle d’astrologue et appartient à toutes les époques, du Moyen Age à nos jours. Ionesco joue avec les anachronismes, ce qui apparaîtra rapidement comme fantastique et symbolique dans cette pièce sur la mort et sur le temps.

Le médecin ne va pas jusqu’au bout de son trajet. Il ressort par la porte par laquelle il était entré. Cela symbolise son aspect contradictoire et son opportunisme, il est toujours du côté du plus fort.

Après cette présentation des personnages de la pièce qui ressemble à une parade de cirque, débute le second mouvement. Le garde, quittant sa hallebarde et donc son aspect officiel, apparaît sous un autre aspect, plus humain : « il a l’air fatigué … réchauffer ». Lui-même présenté comme « vieux » dans la didascalie initiale, représente le pouvoir dégradé du roi. Il va évoquer à haute voix les premiers signes de délabrement du royaume. Tout semblait auparavant fonctionner de façon magique (on commandait aux objets inertes et ceux-ci obéissaient ; ainsi les radiateurs – personnifiés et anachroniques - fonctionnaient-ils sur son ordre) dans ce monde fantastique. Le garde fait allusion au roi et aux reines de façon peu respectueuse avec les pronoms de 6° personne « ils », « eux »… ce qui signale délabrement des valeurs, la déresponsabilisation des individus.

Pour annoncer la seconde entrée de Marguerite, il reprend en même temps que son arme son aspect officiel. La didascalie décrit le personnage de Marguerite en opposition avec celui de Marie : « Elle a une couronne… sévère ». Ses premières paroles contrastent avec l’acclamation du garde « Vive la Reine ». Elle s’exprime comme une maîtresse de maison maniaque : « Il y en a de la poussière… terre ». Son langage presque familier ne craint pas les anachronismes (« mégots ») et démythifie la grandeur royale. Ce goût des anachronismes rapproche Ionesco de Anouilh (*Antigone*) et de Giraudoux (*La Guerre de Troie n’aura pas lieu*). Ce jeu avec le temps est encore un symbole : la tragédie, comme la mort est de tous les temps. Marguerite est « sans âge » elle échappe au temps (et deviendra figure de la mort à la fin de la pièce).

L’intervention de Juliette produit encore un effet comique, burlesque en introduisant le monde quotidien, rural et roturier dans la tragédie royale : « Je viens de l’étable … lait ». Elle fait elle aussi allusion à la décrépitude du royaume. Et elle non plus ne craint pas l’anachronisme comme le montre le mot « living-room » qui fait penser à un intérieur moderne, petit-bourgeois. Marguerite, tenante de la grandeur royale, relève dérisoirement l’anglicisme : « ceci … dire ». Mais là encore se marque la décrépitude du pouvoir royal. Juliette n’en fait qu’à sa tête (comique de caractère : « Bon…room ») : encore une fois sont démythifiées la grandeur royale, et la tragédie classique.

Ionesco reprend ensuite le thème du froid encore lié à celui de la décadence de la puissance royale censée fantastiquement ordonner aux éléments : « J’ai essayé … apparaître ». Va suivre ensuite le thème de la fissure qui reparaîtra tout au long de la pièce, « fissure » symbolique évidemment qui représente toujours cette décrépitude du royaume, cette fin irréversible et inéluctable : parce que le roi doit mourir, tout meurt en même temps que lui. L’homme qui se meurt éprouve l’impression que le monde autour de lui s’efface et meurt en même temps que lui. Ce que Ionesco nous décrit ici, c’est le scandale existentiel, métaphysique, celui de la mort et le nécessaire abandon de l’illusion solipsistique.

**Conclusion :**

Ainsi, dans cette scène qui peut être qualifiée d’exposition, on note l’absence, dans le dialogue, du personnage éponyme qui n’a fait qu’une apparition. Elle est marquée par des éléments de subversion, de démythification : imitation d’une parade, mélange des registres (solennel, familier, burlesque… + anachronismes, anglicismes), des vocabulaires, de la magie et du familier, de la tragédie et de la comédie, du fantastique.

Les thèmes essentiels de la pièce y apparaissent déjà : le télescopage des temps, l’angoisse existentielle, la solitude des personnages, le délabrement. La fissure apparaît comme à la fois métaphorique et philosophique : Nous mourrons et le monde mourra avec nous, croit-on de façon illusoire. Ce grand scandale métaphysique, l’absurde de la « comédie humaine » - et la mort – est mis en scène par une écriture carnavalesque qui joue avec les règles du théâtre classique dans une farce tragique et baroque.

**Problématique et plan possibles pour un commentaire**

Problématique : Comment ce début de la pièce *Le* *Roi se meurt* joue-t-il avec la tradition dramatique ?

I] Le jeu avec le décor

II] Le jeu avec les personnages

III] Le jeu avec l’action

IV] Le jeu avec les registres